

Meister, Albert, *Le système mexicain. Les avatars d'une participation populaire au développement* (Sociologie et Tiers-Monde), Éditions Anthropos, Paris, 1971, 185 p.

Christian-Antoine Girault

Volume 4, numéro 1-2, 1973

La sécurité européenne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700294ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700294ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Girault, C.-A. (1973). Compte rendu de [Meister, Albert, *Le système mexicain. Les avatars d'une participation populaire au développement* (Sociologie et Tiers-Monde), Éditions Anthropos, Paris, 1971, 185 p.] *Études internationales*, 4(1-2), 196-198. <https://doi.org/10.7202/700294ar>

processus de développement lui-même qui occasionne ces coups d'État. Bien que les partisans de ces deux approches ne s'entendent pas sur les causes des coups d'État militaires, ils partagent cependant la même vision des armées du Tiers-Monde. Celles-ci sont perçues comme des organisations modernes et efficaces qui seules peuvent remettre leur pays sur la voie du développement et empêcher que l'anarchie s'installe.

L'auteur qui examine de façon systématique la performance de l'armée ghanéenne durant la période 1966-1969, apporte un démenti formel à cette vision des armées du Tiers-Monde. Quel que soit le domaine, que ce soit celui de l'administration publique, de la décentralisation, du développement économique ou de l'assainissement des finances publiques, Pinkney montre qu'il n'y a guère de différence entre la performance des cadres militaires et des cadres civils. Il conclut en disant qu'il est faux de prétendre, du moins dans le cas du Ghana, que les militaires sont animés de valeurs et d'attitudes différentes de celles des administrateurs, valeurs qui leur permettraient de prendre en main de façon plus efficace et rationnelle, le développement de leur pays.

Sur le plan méthodologique, l'étude est bien construite, plan, références, sources diversifiées, cohérence; tout y est. On peut seulement déplorer le fait que l'auteur choisit d'ignorer l'évolution interne de l'armée ghanéenne durant cette période. On ne peut vraiment comprendre la décision des militaires de réinstaller une administration civile sans tenir compte des divisions que le séjour au pouvoir suscitait parmi l'armée. Mis à part ce détail, l'étude de Pinkney constitue un complément très utile à l'étude plus empirique d'un Nordlinger (1970).

Daniel LATOUCHE

Centre d'études canadiennes-françaises
Université McGill, Montréal

MEISTER, Albert, *Le système mexicain. Les avatars d'une participation populaire au développement* (Sociologie et Tiers-Monde), Éditions Anthropos, Paris, 1971, 185p.

L'ouvrage d'Albert Meister se présente plus comme un essai rapide que comme une étude approfondie du « système mexicain ». Construit à partir d'un bon dossier de livres et d'articles surtout mexicains et français, l'essai intéressera un lecteur désireux de prendre connaissance de façon aisée des problèmes de la politique mexicaine. Rédigé de façon alerte, *Le système mexicain* ne manque pas de qualités en effet. L'information est dans l'ensemble sûre et complète. Pour ne pas faillir aux coutumes de recension, nous notons tout de même que le rôle de l'Église (comme force politique et sociale majeure) s'achève au moment de la Réforme (1857) et non au moment de la Révolution, comme l'auteur le laisse entendre (p. 8), que la *Nacional Financiera* est oubliée dans les moyens d'intervention économique de l'État (p. 92). Regrettons également que la presse soit « évoquée » (p. 102), avec l'exagération suivante: « les nouvelles des États-Unis occupent la place principale dans les journaux mexicains. » Nous avons noté encore quelques coquilles: *Etcheverria* (p. 184)... mais laissons là.

Les deux premières parties de l'ouvrage qui constituent l'essentiel du livre forment une synthèse d'informations sur l'histoire politique depuis la Révolution (*Les trois moments de la participation*), d'une part, première partie divisée de façon balancée en « participation-révolution », « participation-révolution » et « participation-ascension » et, d'autre part, un tableau de la *conjoncture actuelle* (deuxième partie). La principale qualité de ce tableau est sa franchise. Reprenant des éléments d'analyse épars chez divers auteurs, s'appuyant sur les éléments d'actualité fournis en plus grand nombre depuis le massacre de Tlatelolco, et utilisant une sorte d'intuition très efficace qu'il convient d'admirer chez un auteur non spécialiste de la question, l'auteur montre très bien l'impasse du système. Sur le plan économique, les problèmes de la réforme agraire, les limites du développement industriel et urbain qui se fait dans le cadre d'une dépendance extérieure accentuée indiquent un bilan au minimum douteux, malgré les annonces de « miracle » faites par des analystes trop pressés. Les forces sociales organisées que ce soient le parti ou les syndicats officiels, sont atteintes de maladies bureaucratiques incurables. La vie politique qui repose sur le souvenir

mythifié de la Révolution donne de nombreux signes de sclérose. Dans un bon chapitre intitulé *Caractères de la participation*, l'auteur montre que le type de participation actuellement en vigueur, une *participation-ascension*, loin de ce que l'on est convenu d'appeler un processus démocratique, est limitée à une fraction du corps social mexicain et donne naissance à une « nouvelle élite » très étroite. Les règles du jeu « participationniste » (nous sentons le besoin de mettre des guillemets) incluent la personnalisation des contacts, la corruption et le conformisme obligé de tous les aspirants à l'ascension. Le constat incline naturellement l'auteur au pessimisme quant aux chances de renouvellement du système par lui-même.

Nous devons dire que si l'auteur avait arrêté là son analyse, l'ouvrage, avec ses limites physiques, aurait été entièrement satisfaisant. Des formules bien frappées comme : « l'*ejido* n'est plus maintenant que juxtaposition de très petites propriétés sans liens les unes avec les autres : il est devenu une simple *unité cadastrale* » (p. 58) ; ou encore : « les choix de la politique économique mexicaine – le développement libéral dans les limites étroites de l'impérialisme – et l'unicité et l'institutionnalisation de l'élite ne semblent donc devoir conduire qu'à l'« Enrichissez-vous » des plus habiles (p. 148) émaillent un texte clair et bien construit.

Malheureusement l'auteur a cru bon d'ajouter une troisième partie-conclusion d'une quinzaine de pages intitulée *Perspectives : le double colonialisme* franchement insatisfaisante. Il dégage deux hypothèses pour l'avenir, chacune esquissée en une page : l'une axée sur la libre entreprise, l'autre sur la participation des masses. Il enchaîne rapidement : « Le Mexique s'orientera probablement dans une voie mixte entre le développement libéral et la démocratisation mobilisante [...]. Ces deux termes ne sont pas contradictoires et le paradoxe se dissipe dans une orientation officielle dirigiste au profit de la grande et très grande entreprise libérale. Ce paradoxe est celui du technocratisme occidental qui me semble par ailleurs être présent dans la plupart des pays latino-américains » (p. 174).

Ainsi, selon notre auteur, demain ne sera que le prolongement d'aujourd'hui et les « pers-

pectives » manquent vraiment de profondeur. C'est alors que l'on se rend compte des limites théoriques de l'essai. Les points de référence familiers à l'auteur – la participation par le coopérativisme et le communautarisme –, points qu'il a développés dans ses ouvrages sur la Yougoslavie et l'Afrique, ne lui sont ici que d'une utilité très relative et il est obligé de constater la maigreur des réalisations dans ce domaine au Mexique ; il est même contraint à intégrer dans un même chapitre des expériences aussi différentes par nature que celle de l'*Instituto Nacional Indigenista* et l'expérience *Nestlé*. Il ne peut raisonnablement faire du développement de telles institutions une hypothèse d'avenir, comme il l'aurait peut-être souhaité.

Faute des bases théoriques suffisantes sur les sociétés dépendantes, l'explication, à la lumière de cette troisième partie très faible apparaît courte. L'interprétation du cardénisme comme base d'un « développement socialiste » (p. 25) et « période socialiste » (p. 55) semble *a posteriori* discutable. Les institutions de la période 1930-1940 étaient-elles des institutions socialistes ou bien plutôt des institutions nées d'une révolution bourgeoise consolidée qui devaient servir une première phase de développement capitaliste médiocre ?

La cohérence de l'essai semble même compromise. On le regrette pour un ouvrage qui comportait tant de bons développements : ce passage entre autres (p. 145-152) où la « nouvelle élite » est analysée comme deux bourgeoisies passant un compromis toujours à recommencer dans le parti, idée qui aurait certainement pu apporter des « clés » pour l'explication.

Les derniers paragraphes accumulent des maladresses, sous forme de contradictions en particulier : la « chance » (?) du Mexique serait d'être « situé à la périphérie du monde développé » parce que ce sont les pays dans une telle position géographique qui bénéficieraient du développement, alors que l'auteur s'évertue par ailleurs à nous montrer la crise du développement mexicain. La mise en perspective dans le monde latino-américain que notre auteur connaît mal n'est pas plus heureuse. Une belle contradiction la signale : « le Mexique semble devoir connaître les mêmes problèmes que les

autres pays d'Amérique latine [...] : rythmes très lents de développement, sinon stagnation et régression » (p. 183); et, « c'est vraisemblablement à cause de cette position privilégiée qu'il [le Mexique] se sépare déjà du reste du continent latino-américain et qu'il ne contribuera pas à son unité » (p. 185).

Les réponses maladroites de l'auteur en cette fin d'ouvrage ont au moins le mérite de signaler des questions intéressantes et la lecture de cet essai empreint de franchise et de finesse n'en demeure pas moins très stimulante.

Christian-Antoine GIRAULT

Géographie
McGill University

LIEBMAN, Arthur, WALKER, Kenneth N., GLAZER, Myron, *Latin American University Students: A Six Nation Study*, Cambridge, Harvard University Press, 1972.

Cette recherche, réalisée dans une ou plusieurs universités de six sociétés latino-américaines, s'inscrit dans un programme plus vaste relatif aux aspects socio-culturels de la modernisation du Centre des affaires internationales de Harvard. Il s'agit, nous dit Lipset dans son texte de présentation, de la meilleure étude comparative de caractère empirique sur le comportement étudiant en Amérique latine. Cependant, comme le même Lipset est l'instigateur de ce programme, il n'est peut-être pas superflu de nuancer ce jugement global et d'établir de façon plus spécifique l'intérêt et les limites de l'ouvrage.

Auparavant, il convient d'évoquer les principaux thèmes et la problématique de cette recherche menée au Paraguay, au Mexique, en Colombie et en Uruguay, à Panama et à Porto Rico. Les concepts de formation et de rôle des élites sont au centre de la problématique, ainsi que l'opposition classique chez les fonctionnalistes entre les comportements de types traditionnel et moderne. C'est dans cette perspective que sont examinés les effets des luttes estudiantines sur le fonctionnement de l'Université et de la société. Mais la recherche la plus systématique porte sur la formation d'attitudes radicales

ou conservatrices dans cet embryon d'élites que sont les étudiants.

Les variables qui rendent compte des attitudes des étudiants relèvent de trois niveaux distincts : celui de la politique et de l'économie nationales (par exemple : régime stable et démocratique ; perspectives d'emploi), celui de l'institution universitaire (privée ou publique, laïque ou confessionnelle, libérale ou répressive etc.) et de sa localisation (dans la capitale ou en dehors d'elle), celui enfin du milieu d'origine (strate sociale et religion). Le jeu de ces variables sera examiné tantôt isolément, tantôt dans leurs combinaisons ; ainsi on pourra observer qu'une origine sociale supérieure, facteur de conservatisme en règle générale, peut dans certains cadres institutionnels favoriser l'émergence d'attitudes radicales.

Quelques résultats relatifs à la formation des attitudes radicales ou conservatrices permettent d'entrevoir l'intérêt réel mais cependant limité de l'analyse. Ainsi les orientations politiques sont constituées, pour une bonne part, avant l'entrée à l'Université, par la socialisation dans la famille et par les intérêts intellectuels et professionnels ; ou encore, la vie universitaire tend le plus souvent à renforcer l'engagement politique et à favoriser un glissement des orientations de la droite vers le centre et de celui-ci vers la gauche ; enfin, la probabilité d'une radicalisation politique est plus grande pour les étudiants provenant d'une famille moins catholique, en particulier s'ils ne vivent plus avec leurs parents. De tels résultats épars – et d'autres encore que nous ne pouvons mentionner – ne sont guère reliés entre eux, intégrés dans une ébauche de construction théorique.

Cet empirisme constitue la principale critique que l'on peut formuler à l'ouvrage. Ses manifestations sont multiples : faiblesse des hypothèses de travail, absence de conclusions réelles, appuyées sur les résultats et les organisant, discontinuité entre l'étude des attitudes et celle du rôle du mouvement étudiant dans le contexte national. Dans cette dernière partie d'ailleurs, la problématique adoptée par les auteurs ne semble même autoriser aucune analyse sociologique, lacune qui est péniblement comblée par une description proche du journalisme. De la même façon, le choix des six sociétés retenues n'est guère justifié théoriquement, sinon par des considérations d'ordre très